

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES ARABES.

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE
DES ARABES

AVANT L'ISLAMISME,
PENDANT L'ÉPOQUE DE MAHOMET,
et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi
musulmane,

PAR
A. P. CAUSSIN DE PERCEVAL,

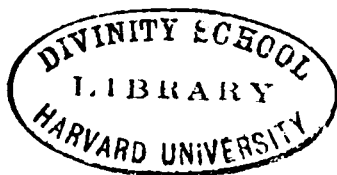
PROFESSEUR D'ARABE AU COLLÈGE ROYAL DE FRANCE
ET À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1847.



par une traduction aussi fidèle que le permet la différence du génie des langues ¹.

Moállaca d'Imroulcays.

Demeurons ici pour pleurer au souvenir de ma bien-aimée, et de cette habitation chérie située autrefois au lieu où se terminent ces collines de sable, entre Dakhoul, Haumal,

Taudhih, et Micrât; le souffle croisé des vents du nord et du midi n'en a pas détruit entièrement les vestiges.

Mes compagnons, sensibles à ma peine, arrêtent leurs montures. « Ne te laisse pas accabler, me disent-ils, par cette mortelle douleur, et rappelle ton courage. »

Ah! le seul remède à mes maux est de verser d'abondantes larmes. Ou plutôt, à quoi me serviront mes larmes mêmes dans cette solitude qui ne présente à mes yeux que des traces presque effacées?

C'est ainsi que j'ai perdu Oumm-el-Howayrith et sa compagne Oumm-Errebâb, que j'aimai jadis à Mâcel.

Lorsqu'elles paraissaient, l'air était embaumé autour d'elles, comme si le zéphyr eût apporté à l'odorat le parfum de l'œillet.

Séparé d'elles, je me suis livré aux regrets; mes pleurs ont inondé mon sein et baigné mon baudrier.

Mais quoi! n'ai-je pas aussi passé des jours heureux auprès des belles? surtout ce jour à Dârat-Djoldjol,

où j'égorgeai ma chamelle pour offrir un repas aux jeunes filles? Quelle idée charmante elles eurent alors de partager entre elles la charge de ma monture!

Elles s'étaient distribué les morceaux de sa chair, à laquelle

¹ Le texte de cette moállaca a été publié avec commentaire arabe et traduction latine, d'abord par M. Lette, à Leyde, en 1748; ensuite par M. Hengstenberg, à Bonn, en 1823. Le reste des poésies d'Imroulcays, texte arabe, traduction latine et notes, a été donné par M. de Slane (Paris, 1837, un vol. in-4°), sous le titre de *Diwân d'Imroulcays*, précédé de la vie de ce poète, tirée de l'*Aghâni* et traduite en français.

était attachée une graisse semblable aux franges d'une blanche étoffe de soie.

Ce moment est encore présent à ma mémoire, où j'entrai dans la litière d'Oneyza, de ma chère Oneyza ! « Que Dieu te punisse ! me dit-elle ; tu me forceras d'aller à pied. »

Notre poids faisait incliner le palanquin. « Imroulcays, disait-elle, tu écrases mon chameau ; descends.

« Va, lui répondis-je, laisse à ton chameau la bride flottante, et ne me prive pas du bonheur de caresser tes apas.

« J'ai courtisé plus d'une beauté comme toi : la femme enceinte m'a reçu la nuit dans sa demeure ; celle qui allaitait un jeune enfant, dont le col était garni d'amulettes, a oublié pour moi son nourrisson.

« S'il poussait derrière elle des cris plaintifs, elle se tournait à demi de son côté, et m'abandonnait encore la moitié de ses charmes. »

Un jour, sur la colline de sable, ma maîtresse me repoussa avec sévérité, et s'engagea sans retour, par un serment, à ne plus m'écouter.

« O Fatime, ne m'accable pas de tant de rigueur. Si ta résolution de rompre avec moi est inébranlable, du moins ne romps pas si cruellement.

« Tu abuses de l'empire que te donne sur moi la passion qui me dévore, et de la soumission que j'ai toujours montrée pour tes volontés.

« Si quelque chose en moi t'a déplu, détache doucement mon cœur du tien, et rends-lui sa liberté.

« N'as-tu répandu autrefois des larmes que pour lancer de tes yeux des traits plus sûrs contre ce cœur devenu ta victime ? »

Une jeune vierge était renfermée dans un séjour dont l'imagination même n'osait franchir l'enceinte ; j'ai pu goûter à loisir le bonheur de la voir.

• Pour parvenir jusqu'à elle, j'ai passé à travers ses gardiens, qui brûlaient du désir de m'immoler en secret.

Lorsque les Pléiades paraissaient dans le ciel, brillantes comme une ceinture parsemée de pierreries,

J'ai traversé des vallées stériles, désertes, où le loup, comme un joueur ruiné chargé de famille, errait en hurlant.

J'ai répondu à ses cris lugubres, et je lui ai dit : « Ton sort, comme le mien, est d'être pauvre, puisque non plus que moi tu ne sais pas amasser.

« Tous deux nous abandonnons aux autres ce que nous obtenons de la fortune ; celui qui nous imite finit par tomber dans la misère. »

Dès le point du jour, lorsque l'oiseau est encore dans son nid, je pars monté sur un cheval de haute taille, au poil ras, dont la vitesse assure le succès de ma chasse.

Docile au frein, il sait également attaquer et éviter, poursuivre et fuir. Sa force et son impétuosité sont celles d'un quartier de roc qu'un torrent précipite du haut d'une montagne.

Sa couleur est baie ; la selle peut à peine se fixer sur son dos, semblable à la pierre polie sur laquelle l'onde glisse avec rapidité.

Il est maigre et plein de feu. Lorsqu'il se livre à son ardeur, il fait entendre dans sa course un son pareil au bruit de l'eau qui bouillonne dans une chaudière.

Après une longue carrière il vole encore légèrement, tandis que les meilleurs coursiers, épuisés de fatigue, laissent tomber pesamment leurs pieds, et font lever la poussière même sur un terrain ferme et battu.

Il renverse le jeune homme dont le poids est trop faible pour lui, et fait flotter au gré des vents les vêtements du cavalier qui le charge davantage, et sait le manier avec plus d'énergie.

Ses mouvements sont aussi prompts que la rotation du jouet sur lequel la main de l'enfant a roulé une ficelle de plusieurs bouts noués ensemble.

Il a le flanc court de la gazelle, le jarret sec et nerveux de l'autruche ; son trot est l'allure accélérée du loup, son galop la course du jeune renard.

Son corps est large. Sa queue épaisse, quand on le regarde par derrière, remplit tout l'intervalle de ses jambes ; elle ne tombe pas jusqu'à terre, et il ne la porte pas de côté.

L'orage, autant que ma vue pouvait en juger, s'étendait à droite sur le mont Catan, à gauche sur les monts Setâr et Yadhbal.

Il a répandu sur Coutayfa des torrents qui ont renversé les plus grands arbres;

il a envoyé sur le sommet de Kenân une ondée qui a obligé les chevreuils à désertter leurs retraites.

A Taymâ, la tempête n'a laissé debout ni un palmier, ni une maison; les citadelles construites d'énormes blocs de pierre ont seules résisté à ses efforts.

Le mont Thabir, au milieu des nuées qui se résolvaient en pluie, semblait un vieillard vénérable enveloppé dans un manteau rayé.

Au matin, la cime du Moudjaymir, sillonnée par les eaux et couverte de débris, paraît comme le peloton d'un fuseau.

L'orage, en déchargeant ses flots dans la plaine de Ghabit, y a fait renaître la verdure et éclore les fleurs; tel le marchand du Yaman, lorsqu'il fait halte, ouvre ses ballots et déploie mille étoffes variées.

Les oiseaux de la vallée gazouillent de joie, comme s'ils s'étaient enivrés dès l'aurore d'un vin piquant et délicieux.

Les lions, que les courants ont emportés et noyés dans la nuit, gisent étendus au loin, ainsi que les faibles et viles plantes déracinées, éparses sur le sol.

Seconde dynastie de princes de la tribu de Kinda.

Après la ruine de la branche aînée de la famille Akil-el-Morâr, la dignité de prince de la tribu de Kinda passa dans une famille collatérale, celle de ce Djabala, issu de ce Moâwia-el-Acramîn¹, qui avait

¹ Hamza, ap. Rasmussen, p. 62; édit. de Gottwaldt, p. 141. Ibn-Khal-doun, f. 129 v°.

lement, selon l'opinion la plus générale. Aussi est-il souvent désigné par la dénomination d'*Ibn-el-Ichrtn*, c'est-à-dire, le jeune homme de vingt ans ¹. Je pense que l'époque de sa mort doit correspondre à l'une des premières années du règne d'Amr, fils de Hind, à l'an 563 ou 564 environ. La moallaca de ce poète achèvera de le faire connaître; il y peint lui-même ses habitudes et ses goûts ².

Moallaca de Tarafa.

Les vestiges de l'habitation de Khaula, sur le terrain pierreux de Thahmad, paraissent comme les marques laissées par le tatouage sur la superficie de la main.

Mes compagnons de voyage ont arrêté en ce lieu leurs chameaux, et m'ont dit : « Recueille ton courage, ne te laisse pas accabler par la douleur. »

Au jour du départ de mon amante, quand les litières, portant les femmes de sa tribu, traversaient la vallée de Dad, changée par le mirage en une mer, elles ressemblaient à de grands vaisseaux,

ouvrage des enfants d'Adoul, ou aux navires du fils de Yâmen, que les nautoniers tantôt détournent, tantôt dirigent en ligne droite,

tandis que la proue fend les flots, comme la main de l'enfant qui joue au *Fidl* partage le tas de terre.

Dans la tribu est une jeune beauté, dont le col est orné d'un double rang de perles et de topazes; gracieuse comme la gazelle qui a les paupières et les lèvres noires, qui se nourrit des fruits de l'arâc,

qui a quitté son faon pour aller paître avec ses compagnes

¹ *Aghâni*, II, 125 v^o, 127.

² Un autre poème de Tarafa a été publié (texte arabe et traduction française), par M. de Slane, dans le *Journ. asiat.*, mai 1838, p. 461.

dans de charmants bosquets, où elle broute le *Bértr* et se couvre du branchage des arbres.

Quand cette beauté sourit, ses lèvres, en s'entr'ouvrant, laissent voir des dents aussi blanches que la camomille fleurissant sur un tertre humide qui s'élève au milieu d'un sable doux et pur.

Le soleil leur a communiqué son brillant éclat; mais cet éclat ne s'étend pas à ses gencives teintes avec la poudre d'antimoine, qu'elle a eu soin de ne pas toucher avec les dents.

Le soleil s'est dépouillé de sa parure lumineuse pour en orner son visage, dont la peau est lisse et sans tache.

Lorsqu'un projet occupe mon esprit, je sais l'accomplir à l'aide d'une chamelle vigoureuse qui, le soir et le matin, poursuit sa course rapide, sans prendre de repos.

Elle a le pas sûr. Son corps est comme un large coffre. Je presse sa marche sur un chemin que les traces parallèles du passage des animaux rendent pareil à un manteau rayé.

Elle a toute la force d'un étalon; sa chair est ferme; elle court comme l'autruche légère qui s'élance au-devant d'un mâle au duvet fin, de couleur cendrée.

Elle rivalise avec les chameaux les plus généreux et les plus vites. Son pied de derrière chasse son pied de devant avec rapidité sur un terrain bien battu.

Elle a passé la saison printanière aux deux collines, avec des compagnes que l'épuisement de leur lait rendait avides de pâturage. Elle paissait au milieu d'elles l'herbe d'une vallée arrosée par des pluies fréquentes, dont le sol est doux et excellent.

Elle obéit à la voix qui l'appelle. Elle arrête les transports du mâle ardent aux poils bruns, en lui opposant une queue si bien garnie de crins,

qu'on croirait que les ailes d'un vautour ont été attachées aux deux côtés du couard avec une aiguille de sellier.

Elle l'agite en tous sens, et en frappe tantôt le haut de sa croupe, tantôt ses mamelles desséchées, flétries, privées de lait, semblables à une vieille outre de cuir.

Ses cuisses sont bien fournies de chair; elles sont comme

les deux battants de la porte d'une citadelle vaste et élevée.

L'épine de son dos est serrée et robuste; ses côtes sont comme des arcs; son col est composé de vertèbres qui s'emboîtent fortement l'une dans l'autre.

Ses deux larges aisselles ressemblent à des retraites formées par des animaux sauvages au pied d'un grand arbre. Sous ses reins vigoureux, ses os s'arrondissent en demi-cercle.

Ses coudes sont éloignés de son corps, et lorsqu'elle marche, ses jambes de devant sont comme les bras écartés d'un porteur d'eau nerveux qui tient un seau à chaque main.

Sa structure a la solidité de la voûte d'un pont romain, auquel l'architecte avait juré de faire travailler de nombreux ouvriers jusqu'à ce que toutes les parties en fussent unies par un ciment indestructible.

Les poils de son menton sont roux; son échine est robuste. Elle jette rapidement son pied de derrière, en faisant une longue enjambée; elle balance son pied de devant en l'air avant de le poser.

Les nerfs de ses canons antérieurs et de ses avant-bras présentent l'image de cordes bien tordues; ses bras s'inclinent sous un corps semblable à un toit solidement construit.

Elle court avec énergie; elle a la vitesse d'un torrent. Sa tête est forte; ses longues épaules remontent vers un dos élevé comme une montagne.

Les marques laissées par les saugles sur ses côtés paraissent comme des sentiers qui descendent d'une roche lisse sur un terrain dur qu'ils sillonnent.

Ces marques sont tantôt jointes ensemble, tantôt séparées, telles que des bandes d'étoffe blanchâtre avec lesquelles on aurait rapiécé un habit déchiré.

Son col se rehausse avec vivacité. Lorsqu'elle le tient droit, il figure le mât d'un navire qui vogue sur les flots du Tigre.

Son crâne a la dureté d'une enclume; le sommet anguleux, où se réunissent les os supérieurs, est pareil au coin d'une lime.

Ses joues sont douces au toucher comme le papier de Damas ; ses lèvres sont comme le cuir moelleux du Yaman, dont les bords, soigneusement coupés, n'offrent aucune irrégularité.

Ses yeux ont l'éclat de deux miroirs ; les cavités osseuses qui les contiennent semblent des creux de rocher où repose une eau limpide.

Leurs paupières savent repousser tout ce qui pourrait leur nuire. Ils ont la même expression que les yeux bordés de noir de l'antilope, alarmée pour son tendre nourrisson.

Ses oreilles fines et toujours attentives distinguent également, dans une route nocturne, un bruit faible et un son élevé.

Leur forme effilée indique l'excellence de sa race. Elle a l'ouïe aussi subtile que le taureau sauvage qui vit solitaire sur la colline de Haumal.

Son cœur, que la moindre cause agite, bat avec vivacité entre ses larges côtes, comme une boule de pierre frappant contre des dalles solides.

Sa lèvre supérieure qui se sépare en deux, l'extrémité molle de son nez percée pour recevoir un anneau, portent le caractère de la noblesse. Quelquefois dans sa marche elle baisse la tête jusqu'à terre pour flairer le sol, et alors elle redouble de vitesse.

La crainte que lui inspire un fouet composé de lanières fortement tordues ensemble, lui fait tour à tour ralentir ou précipiter ses pas, suivant ma volonté.

Lorsque ma main le lui commande, elle tient sa tête à la hauteur du pommeau de la selle, et lance ses jambes en avant, à la manière de l'autruche qui fuit.

Telle est la chamelle sur laquelle je franchis des déserts où quelquefois mon ami s'écrie : « Plût à Dieu que je pusse te tirer d'ici, et me sauver moi-même ! »

La peur porte dans son cœur un trouble extrême ; il se croit perdu, quoiqu'il n'y ait point d'ennemis embusqués sur la route.

Si mes compagnons disent, « Quel est le brave qui exécute

tera cette entreprise? » je pense qu'ils me désignent; alors je me sens animé, et rien n'étonne mon courage.

Je frappe ma chamelle avec le fouet : elle vole, tandis que des flots de vapeurs subtiles couvrent le terrain pierreux et brûlant.

Dans son allure gracieuse, elle ressemble à la jeune esclave qui, au milieu d'une compagnie, pour charmer les regards de son maître, se balance en laissant flotter l'extrémité de sa longue tunique blanche.

Je ne suis point de ceux qui cachent leur demeure dans des endroits bas et inaperçus, de peur qu'on ne réclame leur assistance. Je me montre toujours prêt à servir ceux qui ont recours à moi.

Si tu me cherches dans une grave assemblée, tu m'y trouveras; parmi des buveurs, tu me trouveras encore.

Dès le matin, quand tu te présenteras, je t'offrirai une coupe pleine de vin; et, aurais-tu déjà savouré cette liqueur à longs traits, n'importe, tu recommenceras avec moi.

Dans toute ma tribu réunie; on ne pourrait rencontrer personne qui appartint à une famille plus illustre que la mienne, dont la générosité fût plus souvent mise à l'épreuve.

Les compagnons de mes plaisirs sont de nobles jeunes gens, dont les visages blancs brillent comme des étoiles. Chaque soir une chanteuse, parée d'une robe rayée et d'une tunique couleur de safran, vient embellir notre société.

Son vêtement est ouvert sur sa gorge. Elle laisse les mains amoureuses se promener librement sur ses appas. Sa peau est douce, et ses formes arrondies.

Lorsqu'on lui dit de chanter, elle commence d'un ton lent et tendre, sans donner à sa voix toute son étendue.

Ensuite elle en renforce les inflexions, et les varie avec une expression si touchante, qu'on croit entendre les plaintes des mères désolées, gémissant sur la perte de leurs enfants.

Je me suis livré au vin et aux plaisirs; j'ai vendu ce que je possédais; j'ai dissipé les biens que j'avais acquis moi-même et ceux dont j'avais hérité,

jusqu'à ce qu'enfin ma tribu entière a fait divorce avec

bles d'ochar ou de ricin, que la main n'a jamais offensées.

L'homme qui a des inclinations généreuses s'abreuve à longs traits pendant sa vie. Demain, censeur rigide, quand nous mourrons l'un et l'autre, nous verrons qui de nous deux sera consumé d'une soif ardente.

Le tombeau de l'avare sordide qui s'est refusé toute jouissance, et le tombeau du prodigue qui s'est livré à ses passions, ne diffèrent point entre eux :

ce sont deux petites buttes de terre recouvertes de quelques pierres plates appliquées l'une contre l'autre.

Si le destin semble choisir les âmes nobles pour les ravir au monde, n'arrache-t-il pas aussi de préférence à l'avare ce qu'il a de plus précieux ?

La vie est un trésor qui diminue chaque jour; ce que le temps amoindrit sans cesse doit bientôt finir par être anéanti.

Certes l'homme, tant que la mort tarde à le frapper, est comme l'animal attaché avec une corde lâche qui lui laisse la liberté de paître, mais dont son maître tient toujours en main l'extrémité.

Pourquoi mon cousin MĀlik m'évite-t-il, et s'éloigne-t-il de moi, quand je m'approche de lui ?

Il me blâme, et je ne connais pas ce qu'il peut me reprocher. C'est ainsi que j'ai déjà été dans ma tribu l'objet des injustes censures de Cart, fils d'Abad.

MĀlik me défend d'espérer aucun bien de sa part; toute demande que je lui ferais serait aussi inutile que si elle était adressée au tombeau d'un mort.

Je ne l'ai pourtant point blessé par mes discours : est-ce donc un tort d'avoir voulu recouvrer promptement les chameaux de mon frère Mābad ?

Pour moi, je n'oublie pas, ô MĀlik, les liens de parenté qui nous unissent; et, je le jure, dans les occasions difficiles, tu me trouveras prêt à te secourir.

Si tu m'appelles à une entreprise périlleuse, je saurai t'aider puissamment. Si l'ennemi vient t'assaillir, je te défendrai de tous mes efforts.

Si l'on attaque ton honneur par des propos injurieux, je ferai boire au calomniateur une eau puisée au bassin de la mort, et le châtimeut précédera la menace.

Je n'ai point commis de crime, et cependant l'on m'outrage, l'on m'accuse, l'on se plaint amèrement de moi, l'on me repousse comme un coupable.

Si mon cousin était un autre homme, il m'eût tiré de peine, ou du moins il m'eût offert quelque léger soulagement.

Mais sa haine me presse sans relâche, soit que je loue sa générosité et que j'en réclame les effets, soit que je me soumette à tout pour l'apaiser.

Ah! l'injustice que l'on souffre de la part de ses proches cause une douleur plus cruelle que la blessure du fer tranchant.

Laisse-moi, ô Mâlik, vivre selon mes goûts, et cesse de me persécuter; j'en aurai une reconnaissance qui me suivra dans les lieux les plus éloignés où je porterai ma demeure, fût-ce sur la montagne de Dharghad.

Si telle était la volonté du Très-Haut, je jouirais de tous les avantages dont sont comblés Cays, fils de Khâlid¹, et Amr, fils de Marthad;

comme eux je posséderais d'immenses richesses, et je recevrais les hommages d'enfants généreux, nobles fils d'un noble père.

Je suis leste et actif; tout le monde connaît en moi ces qualités. J'ai toute la vivacité pétulante qu'on voit dans les mouvements pleins de feu de la tête du serpent.

Je l'ai juré, ma ceinture sera toujours ornée d'un glaive indien, à deux tranchants affilés;

glaive terrible dont le premier coup assure ma vengeance, sans que j'aie besoin de redoubler, et dont la lame n'est pas de celles qu'on emploie aux vils usages d'un instrument de bûcheron.

Il est à toute épreuve; jamais il ne frappe en vain. Lors-

¹ Voy. la note 1, p. 347.

qu'ou me crie, Arrête! je puis retenir mon bras, et dire :
Mon ressentiment est satisfait.

Quand l'ennemi se présente, et que mes compagnons vo-
lent aux armes, je deviens invincible dès que ma main a saisi
la poignée de ce glaive.

Des chameaux accroupis le ventre à terre reposaient pai-
siblement. Je me suis avancé vers eux, le sabre nu. La
crainte a fait lever et fuir les premiers que j'ai rencontrés.

Une chamelle grasse, à la taille haute, aux mamelles pen-
dantes, a passé devant moi. Elle était le bien le plus pré-
cieux d'un vieillard grondeur, dont le corps desséché ressem-
blait à un bâton.

« Malheureux! s'est-il écrié en me voyant couper la jambe de
sa chamelle, ne sais-tu pas quelle action indigne tu commets? »

Ensuite, s'adressant aux gens qui l'accompagnaient : « Com-
ment, leur dit-il, réprimer les excès de cet homme adonné au
vin, qui se fait une occupation de nous tourmenter ?

« Qu'on le laisse, poursuivit-il; qu'il jouisse de sa proie. Mais
si vous ne ramenez pas les chameaux qui sont éloignés, il
nous en ravira encore d'autres. »

Bientôt les femmes esclaves ont fait cuire sous la cendre le
petit que la chamelle portait dans ses flancs, et nous ont
servi les morceaux délicats de la bosse chargée d'embon-
point.

Lorsque j'aurai perdu la vie, ô fille de Mâbad, annonce ma
mort en payant à ma mémoire le tribut d'éloges qui n'est dû;
déchire tes vêtements en signe de douleur.

Garde-toi de confondre avec moi un homme dont les senti-
ments n'auraient pas l'élevation des miens; qui ne saurait
pas, comme moi, triompher des obstacles et affronter les
dangers;

un homme insensible à l'attrait des grandes choses, ar-
dent seulement pour de viles actions; un lâche habitué à re-
cevoir des coups outrageants.

Si j'étais faible et sans cœur, j'aurais également à souffrir
de l'inimitié de celui qui a de nombreux amis, et de celui qui
n'a d'autre appui que lui-même.

Mais mon courage entreprenant, mon audace, ma résolution et la noblesse de mon origine, sont des remparts qui repoussent toutes les attaques.

Jamais, non, jamais aucune circonstance, embarrassant mon esprit, ne m'a fait passer le jour dans l'inquiétude, et n'a rendu pour moi la nuit d'une longueur éternelle.

Combien de fois, au fort de la mêlée, pour défendre ma vie et mon honneur, j'ai su fermer mon âme à la peur des dangers, à l'impression des cris menaçants des ennemis,

sur un champ de bataille où les plus braves craignaient de trouver la mort, où le guerrier, engagé dans la foule pressée des combattants, sentait trembler les muscles de ses épaules!

Combien de fois encore, assis auprès du feu avec une société de joueurs, j'ai attendu le lot que devait m'attribuer une flèche dont le bois, présenté à la flamme, avait pris une teinte jaune, et j'ai fait don de la portion que j'avais gagnée à un homme qui n'avait rien osé risquer au jeu!

Le temps t'instruira de ce que tu ignores; des nouvelles te seront apportées par des messagers, sans que tu leur fournisses des provisions de route,

sans que tu achètes pour eux un équipement de voyage, et que tu fixes une époque à leur retour.

Oui, nous possédons la vie à titre d'emprunt; empressons-nous donc de faire notre profit des avantages qu'elle peut nous offrir.

Ne demande pas quel est le caractère d'un homme, mais examine son compagnon : tel est l'un des amis, tel doit être l'autre.

L'on a vu dans le règne d'Amr, fils de Hind, qu'à l'avènement de ce prince (an 562 de J. C.), plusieurs familles taghlibites avaient refusé de le seconder dans l'expédition qu'il projetait pour venger la mort de son père Moundhir, et que les Bacrites au contraire s'étaient empressés de s'associer à son entreprise. Amr avait satisfait son ressentiment contre les

Nouveau différend
entre les tribus de
Bacr et de Taghlib.

ses pieds battant le terrain fait lever derrière elle un nuage de poussière fine, semblable à un tourbillon de fumée.

On voit ses semelles de cuir tomber l'une après l'autre sur le sol qui les a arrachées¹.

Avec elle j'affronte les plus vives ardeurs du soleil, tandis que d'autres, abattus par les peines de leur esprit, demeurent immobiles comme l'animal privé de la vue, attaché près du tombeau de son maître pour y périr de langueur².

Une fâcheuse nouvelle nous a émus et affligés :

Nos frères les Arákim³ (les Taghlibites) nous calomnient, et forment contre nous d'injustes prétentions.

Ils confondent celui qui est exempt de crime avec le coupable; l'innocent ne trouve pas dans son innocence un abri contre leurs attaques.

Ils veulent que tous ceux qui chassent l'ouagre dans le désert soient nos parents, et que nous portions la responsabilité de leurs actions.

Sur le soir ils ont concerté leur projet hostile, et dès l'aurore un bruit affreux s'est fait entendre dans leur camp;

l'air a retenti du son confus des voix qui se répondaient, et des hennissements des coursiers, auxquels se mêlaient les cris des chameaux.

O toi qui nous peins aux yeux d'Amr sous d'odieuses couleurs, crois-tu que tes impostures puissent longtemps se soutenir?

Ne t'imagines pas que tes instigations perfides nous soient funestes. D'autres ennemis avant toi ont cherché à nous nuire.

Malgré leur haine jalouse, nous n'avons pas cessé de tenir le haut rang auquel nous élèvent les exploits de nos guerriers, notre gloire qui n'a jamais souffert aucune atteinte,

¹ Les Arabes garnissaient de doubles et triples enveloppes de cuir les pieds de leurs chameaux, afin de les préserver de la blessure des cailloux.

² Voy. tom. I, p. 349.

³ Ce nom désigne proprement certaines familles taghlibites; la partie est ici prise pour le tout.

notre gloire dont l'éclat a déjà plus d'une fois aveuglé les yeux de nos rivaux, et allumé dans leur cœur le dépit et la rage.

Le sort, en nous lançant ses traits, semble attaquer un mont sourcilleux et noir, dont la cime perce les nues;

un mont dont la masse solide résiste aux efforts du temps, et que ne peuvent ébranler ni entamer les coups les plus terribles du destin.

Quel que soit le grief que vous vouliez choisir contre nous, parlez hautement, et que tous les hommes soient nos juges.

Si dans nos champs de bataille entre Milha et Sâkib vous remuez la poussière des morts, vous réveillerez les haines des vivants.

Si vous épluchez les comptes qui existent entre nous, les hommes en feront un sévère examen, et l'on verra alors quels sont les coupables et les innocents.

Mais si vous gardez prudemment le silence, nous imiterons ceux qui ont une paille dans l'œil et ferment leurs paupières.

Enfin, si vous refusez le maintien de la paix qu'on vous propose, que craindrions-nous? à quels guerriers vous a-t-on dit que nous le céditions en valeur?

Ne savez-vous pas ce que nous avons fait dans ces temps de trouble, où les tribus s'attaquaient et se pillaient mutuellement, où partout retentissaient des cris belliqueux¹?

Nous avons fait parcourir à nos chameaux tout l'espace compris depuis les palmiers du Bahrayn jusqu'à El-Hiçâ;

ensuite nous avons fondu sur les enfants de Témim, et leurs filles étaient devenues nos esclaves, lorsque la période sacrée a mis fin aux combats.

Dans ces temps, le brave même n'osait habiter dans la plaine; le lâche ne trouvait pas son salut dans la fuite;

les lieux du plus difficile accès, le sommet des plus hautes montagnes, étaient un asile inutile pour ceux qui cherchaient à nous échapper.

¹ Allusion à l'époque de désordre et d'anarchie générale dont il a été parlé précédemment, p. 285.

O toi qui nous calomnies auprès d'Amr, mettras-tu un terme à tes fausses imputations?

Nous avons à sa bienveillance trois titres que personne ne saurait nous contester.

— L'un, nous l'avons acquis à l'orient de Chakika, lorsque parurent avec leurs drapeaux de nombreuses tribus issues de Maadd,

se pressant autour de Cays¹, fortes de la présence de ce héros du Yaman, à l'aspect imposant.

Et les Awâtik, cette horde redoutable que des glaives longs et étincelants pouvaient seuls arrêter,

nous les avons forcés à reculer en leur faisant des blessures pareilles à des ouvertures par lesquelles s'échappe l'eau contenue dans des outres;

nous les avons poussés jusque sur les hauteurs de Thah-lâni, et chassés devant nous en rougissant leurs cuisses de leur sang.

Le fer de nos lances, qui se plongeait dans leurs corps, était comme le seau qu'on agite, pour le remplir, au fond d'un puits obstrué de pierres.

Dieu seul sait combien d'entre eux sont tombés sous nos coups et ont péri sans vengeance.

Nous avons aussi combattu ce Hodjr, fils d'Oumm Catâm², qui vint avec sa troupe couverte d'armures bruniées, ouvrages de la Perse;

c'était dans les batailles un lion au poil fauve, aux ongles terribles; c'était un printemps bienfaisant, lorsqu'une année stérile menaçait l'existence du pauvre.

Les nombreux guerriers conduits par El-Djaun, par cet El-Djaun, chef des Benou-l-Aus³, formaient une masse semblable à une montagne;

au milieu des tourbillons de poussière, notre courage a toujours été le même, soit que l'ennemi pliât devant nous, soit que le feu de la guerre fût dans toute sa violence.

¹ Voy. précédemment, p. 92, note 1, et p. 311, 312.

² Voy. précédemment, p. 275.

³ Voy. liv. IV, p. 91, et note 3.

— Nous avons brisé les chaînes d'Imroulcays¹; nous l'avons délivré de sa longue et dure captivité.

Pour venger la mort de Moundhir, nous avons immolé à son fils un roi de Ghassân, malgré la valeur de ses soldats, que nous avons taillés en pièces²;

Et nous avons amené à Hira neuf princes illustres, dont les dépouilles étaient précieuses.

— Enfin, nous avons donné naissance à Amr : il nous appartient par son aïeule Oumm Iyâs³. Elle est encore récente l'époque où nous fut apporté le présent nuptial.

Cette parenté si proche est la source de notre dévouement aux fils de Moundhir, dévouement sans bornes, comme l'immensité des déserts⁴.

Renoncez donc à vos orgueilleuses prétentions; cessez de méconnaître la justice. Votre aveuglement volontaire, si vous y persistez, vous deviendra funeste.

Rappelez-vous les serments faits à Dhou-l-Médjâz⁵, les traités conclus, et les garanties données de part et d'autre,

pour prévenir désormais les iniquités et les violences. Des caprices insensés peuvent-ils détruire des engagements écrits?

Sachez que nous sommes les uns et les autres également enchaînés par les obligations contractées au jour de nos serments mutuels.

Elles sont vaines toutes vos allégations; vous agissez

1 Imroulcays, fils de Moundhir III et frère d'Amr.

2 Voy. liv. IV, p. 116.

3 La Thâlabanienne; voy. précédemment, p. 269, 286.

4 Les commentaires n'indiquent point d'une manière satisfaisante la division des trois titres que fait valoir le poète à la bienveillance d'Amr, fils de Hind. A ce qu'il me semble, le premier de ces titres comprend les services rendus par les Bacrites aux prédécesseurs d'Amr, surtout à son père Moundhir III; le second se compose des services rendus à Amr lui-même dans l'expédition de Syrie; la parenté des Bacrites avec Amr forme le troisième titre.

5 Voy. précédemment, p. 335.

comme ces hommes qui sacrifient la gazelle au lieu de la brebis¹.

Est-ce sur nous que pèse la faute des enfants de Kinda, dont les guerriers sont venus piller votre contrée? Est-ce de nous que vous devez exiger des réparations?

Sommes-nous coupables du mal que vous ont fait tant d'autres? Vous nous chargez d'absurdes griefs, comme on charge de lourds fardeaux les reins d'un chameau vigoureux.

Ceux dont les glaives vous ont frappés n'appartiennent pas à notre tribu; les familles de Cays, de Djandal, de Hadhâ, nous sont étrangères.

Nous imputerez-vous aussi les délits des Benou-Atik? Nous en sommes innocents; et si vous rompez la paix jurée, sur vous seuls tombera le blâme.

Sommes-nous complices des Hanîfa²? qu'avons-nous de commun avec les Mouhârib que la famine a réunis contre vous?

Et les Codhâa? sommes-nous responsables de leurs torts, ou bien ces torts ne nous touchent-ils en rien?

Ce n'est pas nous qui avons abandonné sur la terre de Nitâ les enfants de Rizâh³ à la merci de l'ennemi; ce n'est pas nous qu'ils accablent de malédictions.

Quatre-vingts guerriers de Témîm, armés de leurs lances qui portaient la mort au bout de leurs pointes acérées,

¹ Lorsqu'un Arabe avait fait vœu de sacrifier une brebis, il immolait quelquefois une gazelle à la place, afin d'épargner son troupeau. Le poète fait allusion à cette substitution peu scrupuleuse.

² Les Hauifa, quoique d'origine bacrite, formaient une tribu séparée des autres descendants de Bacr, et étaient alliés des Taghlibites depuis les dernières années de la guerre de Baçous. Le poète fait ici allusion à l'assassinat de Mouudhir III par Chammir, Arabe de Hanifa (voy. liv. IV, p. 114), et cherche à exciter Amr contre les Taghlibites, en rappelant un crime commis par un de leurs alliés (*Aghâni*, II, 360).

³ Les Benou-Rizâh étaient une famille taghlibite qui, étant campée à Nitâ, sur les confins du Bahrayn, fut attaquée et pillée par un parti de Benou-Sâd-Ibn Zayd-Monât-Ibn-Témim, que commandait un certain Amr, fils d'Atar.

ont laissé sur la poussière des cadavres mutilés, et sont retournés chez eux avec un immense butin; l'oreille était assourdie par les voix bruyantes des conducteurs qui chassaient devant eux les troupeaux enlevés.

On a marché enfin contre les ravisseurs pour leur arracher leur proie; on n'a pu reprendre une seule chamelle, ni blanche, ni noire.

Les descendants de Taghlib sont revenus les reins brisés, dévorés d'un feu que l'eau ne pouvait éteindre.

Après tout cela, Allâk¹ a fondu sur eux avec sa cavalerie, et les a impitoyablement massacrés.

Voici le juge qui décidera entre nous; il a été témoin de notre courage à la journée de Khiârâni; il nous a vus soutenir avec gloire la plus terrible épreuve.

Amr, fils de Colthoum, poète guerrier, auteur d'une moallaca, descendait de Taghlib par Djocham². Sa mère était Layla, fille de Mohalhil, frère de Co-
layb; et la mère de Layla était Hind, fille de Bâdj, fils d'Otba, fils de... Sâd, fils de Zohayr, fils de Djo-
cham³.

— Sa mère Layla, fille de Mohalhil.

J'ai déjà signalé un usage barbare qui existait chez les Arabes: quelques-uns d'entre eux enterraient leurs filles toutes vivantes au moment de leur naissance⁴ pour s'épargner le soin de pourvoir à leur nourriture, ou pour mettre à couvert l'hon-

¹ Voy. livre IV, p. 116.

² Voy. sa généalogie, Tableau IX, B.

³ *Aghâni*, II, 361.

⁴ Voy. tome I, liv. III, p. 351; Maydâni, prov. *Adhallou min mawou-datin*; *Journ. asiat.*, juin 1834, p. 508. Le Corân fait allusion à cette coutume, sourat XVI, v. 61, 62; elle est proscrite formellement, sourat VI, v. 111. On remarque aussi, dans le serment que Mahomet exigea des premiers habitants de Yathrib qui embrassèrent sa doctrine, l'engagement de ne pas tuer leurs enfants.

lors, cette ville fut appelée Rahba de Mâlik, fils de Tauk ¹.

Moallaca d'Amr, fils de Colthoum.

Allons, réveille-toi, prends ta coupe, et verse-nous largement dès l'aurore les vins délicieux que donne le territoire d'Andar.

Verse-nous cette liqueur qui semble colorée avec le safran du Yaman, lorsqu'elle est mélangée d'une eau tiède qui en corrige la fraîcheur.

Goûtée par l'homme préoccupé de pénibles soucis, elle le distrait de ses peines, et rend son humeur douce et facile.

Voyez l'avare insatiable de richesses devenir tout à coup prodigue de ses biens, quand il a vidé la coupe à la ronde, et que le breuvage agit sur ses sens.

Que fais-tu, Oumm-Amr? tu éloignes de moi la coupe, tandis qu'elle devrait circuler à droite.

Sache cependant, Oumm-Amr, que, dans ce trio de buveurs, ton ami, que tu privas de son tour, ne le cède en rien à ses compagnons.

Combien de fois Balbek, Damas et Cácerin ont été le théâtre de mes plaisirs!

¹ *Géographie* d'Aboulféda, édit. de MM. Reinaud et de Slane, p. 281. Ibn-Khaldoun, f. 139 v°. Hariri, édit. de M. de Sacy, p. 95; nouvelle édit., p. 110.

La généalogie de Mâlik, fils de Tauk, donnée par M. de Sacy dans son commentaire sur Hariri, est très-incomplète. Voici celle que fournit Ibn-Khaldoun : Mâlik, fils de Tauk, fils de Mâlik, fils d'Attâb, fils de Zâfir, fils de Chourayh, fils d'Abdallah, fils d'Amr, fils de Colthoum. Il doit manquer encore deux degrés dans cette généalogie. Mâlik, fils de Tauk, mort en 873 de J. C. (260 de l'hég.), suivant Aboulféda, avait été, d'après le témoignage du même auteur dans sa *Géographie*, l'un des officiers militaires du calife Hâroun-Errachid, qui régna de 785 à 809 de J. C. Pour concilier ces indications, il faut nécessairement admettre que Mâlik avait été officier de Hâroun dès l'âge de 18 ou 19 ans, et qu'il était né vers 790; ce qui suppose, en comptant 30 ans par génération, neuf degrés d'intervalle entre lui et son ancêtre Amr, fils de Colthoum, au lieu de sept que présente Ibn-Khaldoun.

Jouissons du présent, car bientôt la mort nous atteindra. L'heure où elle doit nous frapper est marquée, et nous sommes des victimes irrévocablement dévouées à ses coups.

Arrête un instant ta monture, belle voyageuse! Avant de nous quitter, instruisons-nous mutuellement de ce que nous avons éprouvé

dans cette journée terrible où les sabres et les lances s'entre-choquaient; où les vœux de ta famille furent couronnés par la victoire.

Arrête, et dis-moi si, oubliant aisément les moments trop courts que nous avons passés ensemble, tu as depuis brisé les liens qui nous unissaient, et trahi mon amour fidèle.

Songe que chaque jour qui doit suivre celui-ci, que la fin de celui-ci même, renferment un avenir enveloppé d'une voile impénétrable.

Ma passion pour Layla doit-elle m'attirer les reproches de son père et de ses frères, dont j'ai déjà connu l'injustice ?

Ma maîtresse, lorsqu'on la trouve seule, et qu'elle n'a point à craindre les jaloux,

découvre aux yeux deux bras potelés et fermes comme les membres d'une jeune chamelle dont la couleur est d'un blanc pur, dont le sein n'a jamais conçu.

Elle laisse entrevoir une gorge aux contours moelleux, qui semble formée de deux boîtes d'ivoire artistement arrondies, et sur laquelle nul ne porte une main téméraire.

Ses reins sont flexibles; sa stature est haute et noble; ses hanches, chargées du poids qui les environne, ont peine à se soulever;

elles ont un volume tel, que les portes sont pour elles trop étroites. Sa taille élégante m'a fait perdre la raison.

Ses jambes, pareilles à deux colonnes de marbre, sont ornées d'anneaux entrelacés, qui font entendre, lorsqu'elle marche, un cliquetis agréable.

Séparé de cette beauté, j'éprouve de plus cuisants regrets que la chamelle privée de son tendre nourrisson, qu'elle appelle de ses cris plaintifs,

ou que cette mère infortunée, dont la tête commence à blanchir, et à laquelle le destin n'a laissé de ses neuf enfants que leur triste dépouille, renfermée dans la tombe.

Toute la violence de mon amour s'est réveillée, mon cœur s'est rempli d'ardents désirs, lorsqu'au déclin du jour j'ai vu partir les chameaux de ma maîtresse.

La contrée de Yémâma paraissait de loin avec ses hautes montagnes, dont les cimes blanchissantes ressemblaient aux glaives que la main des guerriers fait briller hors du fourreau.

Fils de Hind, ne te hâte pas de provoquer notre colère ; attends que nous t'ayons instruit de ce que nous sommes.

Apprends que nous portons aux combats des bannières blanches, et que nous les retirons rouges, imbibées de sang.

Combien de luttes longues et fameuses nous avons soutenues contre des rois tels que toi, plutôt que de nous humilier devant eux !

Plus d'un illustre chef, qui défendait vaillamment sa clientèle et avait obtenu les insignes de la royauté, est tombé sous nos coups.

Aussitôt (mettant pied à terre pour lui enlever ses armes) nous avons laissé flotter les rênes sur le col de nos coursiers, qui, appuyant un de leurs pieds de derrière sur la pince et se posant sur les trois autres, demeuraient fixes, dans cette attitude, auprès du corps de notre ennemi terrassé.

Nous avons dressé nos tentes depuis Dhou-Tolouh jusqu'à Châmât, et chassé de cette contrée tous ceux dont la haine nous menaçait.

Nous sommes allés surprendre nos rivaux chez eux ; les chiens de leur camp ont aboyé à l'approche de guerriers inconnus. Bientôt nos dangereux voisins ont été mis hors d'état de nous nuire.

Lorsque nous tournons nos efforts contre une tribu, nous l'écrasons comme la pierre écrase le blé.

Le champ de bataille à l'orient du Nadjd devient comme le

tapis sur lequel tombe le grain réduit en poudre, et l'innombrable famille de Codhâa n'est qu'une poignée de froment jetée entre les meules.

Guerriers, nous vous avons reçus avec joie, ainsi que des hôtes désirés; nous nous sommes empressés de vous traiter comme vous le méritiez, pour ne point encourir vos reproches.

Oui, prompts à vous fêter dès l'aurore, nous vous avons distribué de ces coups terribles qui pulvérisent tout ce qu'ils frappent.

Nous faisons partager ce que nous possédons à nos contribuables, et nous nous abstenons de toucher à ce qu'ils possèdent. C'est à nous qu'ils laissent le fardeau de leurs affaires difficiles; nous l'acceptons, et nous savons le porter.

Si l'ennemi recule, nous l'atteignons avec la lance; s'il nous combat de près, nous jouons du sabre.

Nous manions avec une adresse égale le roseau brun et flexible de Khatt, ou la lame étincelante.

Bientôt les têtes des braves jonchent la terre, et ressemblent, par leur grosseur, à des ballots jetés sur un sol pierreux.

Nos glaives fendent les crânes, tranchent les cols de nos adversaires.

Fils de Hind, ta haine, longtemps concentrée, se trahit enfin, et montre au grand jour la maladie secrète que couvait ton cœur.

L'honneur est un héritage que nous ont transmis nos ancêtres; les enfants de Maâdd ne l'ignorent point. Nous combattons pour conserver notre gloire, et la faire briller de tout son éclat.

Lorsque nos gens alarmés se préparent à fuir, et renversent les soutiens de leurs tentes sur le bagage qu'elles contiennent, c'est la valeur de notre famille qui les rassure et les protège.

Nous immolons des victimes, non de celles dont l'offrande plaît au ciel. Nos ennemis, pressés de toute part, ne savent de quel côté faire face.

Ainsi que nous, ils volent au-devant du fer meurtrier, comme si leurs glaives et les nôtres n'étaient que des jouets inoffensifs entre les mains de jeunes enfants.

Nos vêtements et les leurs semblent teints avec la pourpre.

Tandis que les autres guerriers de notre tribu, effrayés d'un danger imminent, n'osent s'avancer,

nous formons une troupe serrée, pareille à une colline mouvante hérissée de dards; nous soutenons notre honneur, et nous nous élançons les premiers.

On ne compte parmi nous que des jeunes gens qui se font gloire de mourir les armes à la main, et des vieillards dès longtemps aguerris aux périls.

S'il s'agit de combattre pour la défense de nos enfants, nous osons défier le monde entier.

Craignons-nous pour leur sûreté, les groupes de nos cavaliers, circulant autour d'eux, leur tiennent lieu de rempart;

n'avons-nous rien à redouter pour eux, nous nous armions pour aller faire de lointaines expéditions.

Le nombreux escadron des fils de Djocham-ibn-Bacr¹ marche broyant sous ses pas les faibles et les forts.

Jamais, non jamais, les nations n'apprendront que le courage nous ait manqué, et que nous nous soyons soumis à des humiliations.

Que personne n'ait l'audace de nous outrager; pour un seul outrage, nous rendrons mille outrages.

Fils de Hind, comment as-tu pu prétendre que nous viussions servir dans leur demeure les princes de votre famille?

Comment as-tu pu, fils de Hind, céder aux instigations de nos ennemis, et nous traiter avec un tel mépris?

Ah! tu nous menaces, tu veux rabattre notre fierté; arrête: avons-nous jamais été les serviteurs de ta mère?

Notre courage est une lance que bien d'autres avant toi ont essayé en vain de faire plier;

¹ La famille de Djocham-ibn-Bacr était la branche taghlibite à laquelle appartenait Amr, fils de Colthoum.

une lance de bois dur, rebelle à l'effort de l'instrument qui la saisit pour la façonner ;

et quand l'imprudent ouvrier la retourne, elle résonne, et lui perce la tête d'outre en outre.

As-tu entendu dire qu'on ait reproché jadis quelque indigne action à la famille de Djoeham-ibn-Bacr ?

Nous avons recueilli l'héritage d'honneur que nous ont laissé Alcama, fils de Sayf, qui a conquis pour nous les forteresses de la gloire ;

Mohalhil, et Zohayr plus grand encore que Mohalhil. Quels trésors ils avaient amassés !

Attáb, Colthoum ¹, tous ces héros nous ont transmis leur noble succession.

Dhou-l-Boura aussi nous a légué la sienne, Dhou-l-Boura dont sans doute on t'a raconté les hauts faits, ce généreux guerrier dont la valeur nous aidait à protéger les faibles, et était pour nous-mêmes une puissante protection ².

C'est du sein de notre famille qu'avant lui était sorti Colayb, qui a rendu son nom si célèbre : quel est le genre d'illustration que nous ne possédions pas ?

Nous sommes la chamelle indomptée, qui, lorsqu'on l'attache à un chameau pour la dresser, rompt la corde, ou brise le col de son compagnon.

Nul ne combat pour l'honneur aussi vaillamment que nous ; nul ne remplit avec autant de fidélité des engagements contractés.

Le jour où les signaux furent allumés sur la montagne de Khazáza, c'est nous qui avons fourni aux tribus conjurées le plus utile secours ;

c'est nous qui (pour n'être occupés que du soin de la vic-

¹ Ces personnages, et ceux qui sont nommés dans les deux vers précédents, figurent dans le Tableau IX, B.

² Dhou-l-Boura était un guerrier taghlibite, qui avait reçu ce surnom parce qu'il avait au nez des poils formant une espèce de cercle semblable à l'anneau, *boura*, qu'on passe dans la partie molle du nez des chameaux pour y attacher le licol. On ne sait pas avec certitude quel était le véritable nom de ce guerrier. Il périt dans la guerre de Baçous.

toire) avons enfermé nos troupeaux à Dhou-Orâta, laissant nos précieuses chamelles laitières réduites à brouter des plantes desséchées.

Au moment de la bataille, nous étions à l'aile droite; nos frères, à l'aile gauche.

Ils se sont élancés avec intrépidité contre l'ennemi qui était devant eux; nous avons attaqué avec une intrépidité égale l'ennemi qui nous faisait face.

Nous avons triomphé; nos alliés sont revenus avec le butin et les femmes captives; nous, ce sont les princes vaincus, chargés de chaînes, que nous avons emmenés.

Gardez-vous, enfants de Bacr, gardez-vous de nous provoquer. Ne savez-vous pas qui nous sommes?

Ne vous souvient-il plus de ce temps où nos guerriers et les vôtres se frappaient et se renversaient sur la poussière?

Nous avons encore ces casques impénétrables, ces boucliers de cuir du Yaman, ces glaives dont la lame droite est souvent courbée par la force des coups que nous portons.

Nous avons ces larges et brillantes cottes de mailles qui forment des plis au-dessus de la ceinture.

Si quelquefois nos braves s'en dépouillent, on voit leur peau noircie par le contact du fer.

Ces plis ressemblent aux ondulations des eaux, dont la surface est agitée par les vents qui l'effleurent dans leur course rapide.

A la guerre, nous montons des chevaux au poil fin et court, dont nous connaissons les qualités, nés et sevrés chez nous, et que plus d'une fois, au péril de nos jours, nous avons arrachés à l'ennemi, qui nous les avait enlevés.

Ils se précipitent dans la mêlée, bardés de fer; ils en sortent souillés de sang et de poussière, fatigués comme les nœuds de leurs rênes, qu'a usés la main du cavalier.

Des ancêtres dont la droiture était le caractère, nous ont transmis la possession de cette noble race de coursiers; nous la transmettrons nous-mêmes à nos enfants, après notre mort.

pas connu, et l'on cite de Mahomet cette parole :
 « Le guerrier bédouin que sa réputation m'eût fait le
 « plus désirer de voir, c'est Antara ¹. »

Moállaca d'Antara.

Les poètes ont-ils laissé quelque sujet à chanter?... Mais n'ai-je pas reconnu les lieux qu'habitait ma maîtresse? mes doutes ne sont-ils pas dissipés?

Salut, demeure d'Abla dans la vallée de Djiwa! Demeure chérie, parle-moi de l'objet que j'aime.

J'ai arrêté ma chamelle, semblable à une tour par la hauteur de sa stature, afin de soulager mon cœur en me livrant à loisir à mes regrets.

Oui, c'est ici qu'Abla faisait son séjour, tandis que nous occupions Hazn, Sammán, et Motéthalem.

Salut, restes d'une habitation depuis longtemps abandonnée, et que le départ d'Oumm-el-Haytham (Abla) a changée en une affreuse solitude!

O fille de Makhrim (Málik), tu résides maintenant sur une terre ennemie : combien il m'est difficile de parvenir jusqu'à toi!

Le hasard d'un instant a donné naissance à l'amour que je ressens pour elle, moi qui fais aujourd'hui la guerre à sa famille; et je nourrirais une flatteuse espérance! Non, Abla, par les jours de ton père! l'espérance n'est pas faite pour moi.

La place que tu occuperas toujours dans mon cœur, garde-toi d'en douter, sera celle d'un objet respecté, adoré.

Mais ta présence, comment pourrais-je en jouir, quand ta famille est établie aux Oneyza, et la mienne à Ghaylam?

Abla avait résolu de s'éloigner : on prépara les montures dans l'ombre de la nuit.

Quelle fut ma surprise, ma douleur, lorsqu'au matin j'a-

¹ *Aghani*, II, 167.

perçus au milieu des habitations, broutant les graines du khimkhim, les chamelles destinées à porter le bagage,

parmi lesquelles on compte quarante-deux mères qui donnent un lait abondant, et se distinguent par une couleur pareille aux plus noires des plumes de l'aile du corbeau!

Quelle fut ma douleur, à moi qu'Abla tient prisonnier par l'éclatante blancheur de ses dents légèrement crénelées, par la beauté de ses lèvres, sur lesquelles le baiser est si doux et si suave!

Avant que la bouche ait effleuré ces lèvres charmantes, on respire son haleine embaumée, dont le parfum est comme celui que le musc exhale d'un vase où il est conservé.

Telle encore est l'odeur des fleurs que les rosées du ciel ont fait croître dans une prairie dont jamais les troupeaux n'approchent, qui n'est pas souillée par le passage des animaux; une prairie souvent arrosée par des nuées chargées d'une onde pure, qui rendent les petites cavités dans lesquelles l'eau repose semblables à autant de pièces d'argent;

où chaque soir, régulièrement, la terre est humectée d'une pluie bienfaisante;

où la mouche, vivant en paix, fait entendre un murmure de plaisir comme le joyeux buveur qui fredonne,

et frotte en même temps ses pattes l'une contre l'autre, imitant le mouvement d'un homme dont les mains sont mutilées, et qui s'efforce de faire tourner rapidement entre ses poignets une baguette sèche dans l'entailleure d'un autre morceau de bois, pour allumer du feu.

Le soir et le matin, Abla est mollement étendue sur des coussins de duvet; et moi je passe la nuit sur mon cheval noir, toujours bridé.

Mon lit, c'est la selle de mon coursier, qui a les jambes solides, les flancs pleins, la partie du corps qu'entourent les sangles large et profonde.

Qui me conduira à la demeure d'Abla? Sera-ce cette robuste chamelle de Chadan condamnée à n'avoir point de lait, frappée de stérilité?

Elle a marché toute la nuit, et cependant elle agite gai-

ment la queue; son allure est fière; elle ébranle le sol, qu'elle bat d'un pied également ferme et agile.

(Elle poursuit sa route durant la journée entière), et le soir encore elle foule la terre avec la même vigueur. Telle est la course du mâle de l'autruche, qui n'a point d'oreilles, dont les jambes sont peu écartées.

Autour de lui se pressent ses petits, ainsi que de jeunes chameaux du Yaman autour d'un pasteur éthiopien, dont la langue ne forme que des sons confus.

Les petits suivent comme une enseigne la tête de leur père; ils cheminent sous ses ailes étendues, semblables aux porteurs d'un brancard funèbre, sur lesquels retombent les draps mortuaires.

Au bout d'un col mince s'élève la petite tête du guide. Chaque soir il va visiter les œufs de sa femelle, déposés à Dhoul-Ochayra. Il est pareil à l'esclave noir qui a les oreilles coupées, et qui est vêtu d'une longue pelisse.

Ma chamelle s'est désaltérée dans l'étang de Dohroudhâni, et au matin elle était déjà loin des eaux d'un pays ennemi.

(Quand on la touche avec le fouet), elle fait des écarts à gauche, comme si elle voulait éviter un chat terrible qui sur le soir fait retentir l'air de ses miaulements.

Il semble que chaque fois qu'elle se retourne avec colère contre l'animal redoutable qui est à côté d'elle, celui-ci se défend en lui déchirant la peau avec ses dents et ses griffes.

Lorsqu'elle se couche enfin pour se reposer auprès de Ridâ (on entend craquer ses membres fatigués), on croirait qu'elle s'étend sur des roseaux secs qui se brisent avec bruit sous son poids.

Tel que le jus de dattes ou le goudron épais, bouillonnant sur le feu, se répand sur les parois du vase,

ainsi découle la sueur de la tête de ma chamelle aux yeux farouches, qui est aussi robuste, aussi fringante que l'étalon le plus vigoureux.

O Aba, tu baisses ton voile pour dérober ton visage à ma vue. (Pourquoi me dédaigner?) Ne suis-je pas celui qui sait triompher des guerriers couverts d'armures?

contre lequel les plus courageux n'osaient se mesurer, qui n'était pas homme à fuir ou à se rendre.

Bientôt je lui ai porté un coup terrible avec une lance droite, faite d'un roseau noueux et dur.

Le fer impitoyable a percé son armure et son corps : le fer ne respecte pas le brave.

Je l'ai laissé étendu sur la terre, pour servir de pâture aux bêtes féroces, qui l'ont déchiré, et ont dévoré ses belles mains et ses beaux bras.

Mon sabre s'est frayé un passage à travers la cotte de mailles large et serrée d'un guerrier qui savait défendre sa famille et ses amis, qui s'ornait à la guerre des marques distinctives de la vaillance ;

dont la main était prompte à mêler les flèches du hasard, pendant la froide saison ; qui vidait les tonneaux des marchands et faisait tomber leurs enseignes¹ ; qui ne s'attirait de blâme que par l'excès de sa libéralité.

Lorsqu'il m'a vu descendre de mon coursier, et m'avancer vers lui pour achever de lui donner la mort, un mouvement de lèvres, qui n'était pas un sourire, a mis ses dents à découvert.

Alors je l'ai frappé de ma lance, et je lui ai déchargé un dernier coup de mon glaive tranchant, dont la trempe est excellente.

Au milieu du jour il gisait sur la poussière ; sa tête et ses mains, sur lesquelles le sang était figé, semblaient noircies avec la teinture extraite de l'izhlam.

C'était un guerrier de haute stature ; ses vêtements paraissaient envelopper un grand arbre plutôt qu'un homme ; il ne faisait usage pour chaussure que du cuir le mieux préparé, et n'avait point eu de frère jumeau.

O beauté douce comme la brebis, heureux celui qui pourra te posséder ! Ce bonheur m'est interdit ; plutôt au ciel que je pusse y prétendre !

¹ Les marchands arabes, lorsqu'ils avaient du vin à vendre, l'annonçaient en plantant devant leur tente un drapeau pour servir d'enseigne. Ils enlevaient ensuite ce drapeau quand ils avaient débité tout leur vin.

J'ai envoyé vers Abla une esclave, à laquelle j'ai dit : « Va, »
« épie les nouvelles, informe-toi de ce que fait ma maîtresse. »

L'esclave m'a dit à son retour : « Les ennemis ne sont point »
« sur leurs gardes ; le chasseur peut approcher de la brebis. »

Lorsque ma maîtresse tourne la tête, son col a la grâce et
la souplesse de celui de la jeune gazelle blanche.

Je sais qu'Amr est ingrat envers moi : l'ingratitude dégoûte
de la bienfaisance.

J'ai exécuté les ordres de mon oncle. Dans ces moments
de lutte acharnée où l'on grince des dents, j'ai combattu

au plus fort de la mêlée et des dangers que les braves af-
frontent sans proférer de plaintes, en poussant des cris bel-
liques.

Lorsque mes compagnons, me laissant seul en avant, se sont
fait de moi un rempart contre les lances, je n'ai point faibli ;
je suis resté inébranlable : mais j'avais en face trop d'adver-
saires pour pouvoir gagner du terrain.

Quand enfin j'ai vu nos gens, s'excitant les uns les autres,
s'avancer en masse pour me soutenir, alors je me suis précipi-
té sur l'ennemi avec ardeur.

De tous côtés on criait : « Antara ! » et les lances, semblables
à de longues cordes à puits, se plongeaient dans le corps de
mon coursier noir.

Il renversait avec son poitrail tout ce qui se présentait à
lui, et bientôt il était couvert comme d'une housse de sang.

Atteint de mille coups, il a tourné vers moi un œil humide
de larmes, et a poussé un faible hennissement.

S'il eût pu exprimer ses souffrances par des paroles, il se
serait plaint douloureusement.

Cependant les juments, les chevaux, aux formes allongées,
au poil fin, s'agitent avec fureur dans la mêlée, et enfoncent
leurs pieds dans la molle arène.

J'oublie toutes mes peines, je reprends une force nouvelle,
quand j'entends ces mots dans la bouche des guerriers : « Cou-
« rage, Antara ! avance toujours ! »

En quelque lieu que je désire me transporter, mes cha-
melles dociles m'y conduisent. Pour accomplir les desseins

que je forme, je n'ai pas besoin d'autre aide que de mon esprit, fertile en ressources.

Mon unique crainte est de cesser de vivre avant que les chances de la guerre m'aient fourni l'occasion de punir les fils de Dhamdham,

qui attaquent mon honneur, tandis que je ne les outrage point; qui, loin de ma présence, jurent de verser mon sang.

Leur haine, au reste, ne doit point m'étonner, puisque j'ai arraché la vie à leur père, et l'ai rendu la proie des bêtes féroces et des vautours.

Zohayr, fils d'Abou-Solma. On regarde généralement Imroulcays, fils de Hodjr, Nâbigha Dhobyâni, et Zohayr, fils d'Abou-Solma, comme les trois plus grands poètes arabes du temps du paganisme. Zohayr était *Mozani*, c'est-à-dire, de la tribu de Mozayna, collatérale des Benou-Témîm. Les Mozayna sont les enfants d'Amr, fils d'Odd, fils de Tâbikha, fils d'Elyâs, fils de Modhar. Ils sont ainsi appelés du nom de leur aïeule Mozayna, fille de Kelb, fils de Wabra, femme d'Odd et mère d'Amr ¹. Cette tribu, domiciliée dans le Hidjâz, ne fait point partie de celles auxquelles j'ai consacré ce livre; mais comme elle n'a pas joué de rôle important dans l'histoire de l'Arabie, et que, pour cette raison, je n'aurai pas occasion d'en parler ailleurs, si ce n'est d'une manière incidente, j'ai cru devoir placer ici la notice que mérite Zohayr, parce que ce poète tenait aussi par les liens du sang aux Mourra de Dhobyân, qu'il a vécu dans le Nadjd parmi la race de Ghatafân, et que ses rapports avec plusieurs personnages illustres de la bran-

¹ *Aghâni*, II, 345 v°.

septième de ce poème. On prétend que, vers l'année 627 de J. C., âgé de près de cent ans, il rencontra Mahomet, qui dit en le voyant : « Mon Dieu, pré-serve-moi du démon qui inspire cet homme! » Zohayr mourut bientôt après, sans avoir prononcé un seul vers depuis cette prière de l'apôtre musulman ¹.

Ses deux fils Càb et Bodjayr, et son petit-fils Moudharrib, fils de Càb, furent des poètes distingués ². Bodjayr et Càb se convertirent à l'islamisme en l'an 630.

Moàllaca de Zohayr.

Sont-ce des traces du séjour d'Oumm-Aufa, ces restes muets d'un campement sur le sol pierreux de Darradj et de Motethallem?

Oumm-Aufa a-t-elle habité, entre les deux Racma, cette demeure, dont les vestiges paraissent comme des stigmates nouvellement retouchés sur les chairs du bras?

Là viennent errer tour à tour des troupes de gazelles blanches et de vaches sauvages aux grands yeux; les petits, sortant de leurs retraites, s'élancent en bondissant vers les mères.

Je me retrouve dans ces lieux, que je n'ai pas vus depuis vingt années. A peine puis-je les reconnaître. Enfin mes doutes se dissipent :

ces pierres noircies par le feu servaient de soutiens aux chaudières; cette rigole circulaire, non encore dégradée, qui ressemble à la forme d'un bassin, entourait la tente d'Oumm-Aufa.

¹ *Aghâni*, II, 346.

² *Aghâni*, II, 350 v°. Solma, sœur de Zohayr, avait aussi du talent pour la poésie; elle fut mère d'El-Khansâ, femme poète qui a été nommée précédemment dans la notice sur Nâbigha, et dont il sera encore question plus loin.

Oui, je reconnais cette place, et je m'écrie : « Demeure de ma bien-aimée, puisse cette aurore t'annoncer un beau jour ! puisse le ciel te conserver ! »

Regarde, ami, ne vois-tu pas des femmes dans leurs litières passer sur cette colline qui domine l'étang de Djorhom ?

Elles sont à l'abri sous de riches tentures, sous des draperies garnies de bordures rouges, couleur de sang.

Les voilà qui ont laissé derrière elles la vallée de Soubân, et qui franchissent les hauteurs qui la terminent. Elles ont cet air de fierté que donne l'opulence.

Elles se sont mises en route dès l'aurore, et se dirigent vers la vallée de Rass, qu'elles vont atteindre avec autant de certitude que la main atteint la bouche.

Elles permettent à l'homme aimable de badiner avec elles ; l'œil curieux qui les examine découvre en elles mille charmes séducteurs.

Partout où elles ont fait halte, de petits flocons de laine rouge, détachés de leurs litières, couvrent le sol, et semblent des baies de *fana* encore dans leur entier.

Lorsqu'elles trouvent une source d'eau limpide, elles se reposent à loisir sur ses bords, avec la même sécurité que le voyageur de retour à son domicile.

Elles ont laissé à leur droite la chaîne du Kenân. Si nous avons des amis dans ces montagnes, combien n'y avons-nous pas aussi d'ennemis !

Déjà elles ont traversé une fois la vallée sinueuse de Soubân ; elles la traversent encore dans un de ses détours, portées sur des sièges larges, neufs, et artistement travaillés.

J'en jure par le temple sacré, restauré et desservi successivement par les enfants de Djorhom et par ceux de Coraych, oui (Harim et Hârith), vous avez déployé le caractère de nobles et généreux chefs, dans les petites comme dans les grandes choses.

Dignes descendants de Ghayzh, fils de Mourra, vous avez fait d'utiles efforts pour réunir deux tribus de même origine, divisées par l'effusion du sang.

« comme la chamelle qui conçoit chaque année et produit
« chaque fois des jumeaux, elle sera féconde en malheurs.

« Les enfants qui naîtront pendant sa durée recevront le
« jour sous des auspices aussi funestes que l'homme roux de
« Thamoud¹ ; par elles ils seront allaités et sovrés.

« La guerre sera pour vous un champ dont vous recueillerez
« plus de maux que les cultivateurs de l'Irak ne recueillent de
« mesures de grains dans leurs plaines fertiles. »

Par ma vie ! elle est grande et noble cette tribu compro-
mise par l'attentat de Hoçayn, fils de Dhamdham, qui n'en-
tra point dans les sentiments pacifiques de ses frères.

Il avait enveloppé dans les replis de son cœur ses coupables
desseins ; il n'en laissa rien paraître, il n'en précipita pas
l'exécution.

Il se disait à lui-même : « Je satisferai mon ressentiment,
« ensuite je ferai face à l'ennemi à la tête de mille cavaliers. »

Enfin, sans donner l'alarme à personne, il s'est jeté sur
une victime, dans le temps où la guerre reposait endormie.

Il a provoqué un lion aux armes terribles, aux membres
vigoureux, à l'épaisse crinière, aux ongles longs et redou-
tables ;

un lion intrépide, prompt à repousser l'insulte, et qui
souvent attaque avant qu'on l'ait attaqué.

Les guerriers avaient interrompu les combats ; mais quand
la paix a été violée, ils se sont élancés de nouveau vers les
abîmes de la discorde, qui vomissent les armes et le sang.

Ainsi, après tant de massacres, la tranquillité que com-
mençaient à goûter les deux tribus n'était qu'un fruit per-
fide et empoisonné !

Non, vos lances (Hârith et Harim) n'avaient point trempé
dans le sang du fils de Nahik, ni du guerrier tué à Mothallam ;

¹ C'est-à-dire, Codâr-el-Ahmar (voy. tom. I, p. 25). Le texte porte :
l'homme roux d'Ad. C'est une erreur commise par le poète, suivant plu-
sieurs commentateurs ; d'autres justifient Zohayr en disant que les peupla-
des d'Ad et de Thamoud étaient appelées collectivement *les deux Ad*, et
qu'ainsi le nom d'Ad comprend les Thamoudites.

sente le talon de la lance, est bientôt contraint de s'humilier devant les pointes de fer ¹.

Quiconque ne défend pas les armes à la main l'approche de la citerne qui lui appartient, finit par la voir détruite. A moins d'être quelquefois oppresseur, on est souvent opprimé.

L'imprudent qui va vivre loin des siens croit trouver un ami dans un étranger, qui est peut-être pour lui un ennemi dangereux. Celui qui ne se respecte point lui-même n'est pas respecté par les autres.

L'homme faible qui sans cesse courbe le dos sous les outrages, et ne tente jamais de s'affranchir des humiliations, se repentira un jour cruellement de s'être avili.

En vain espérerait-on cacher son caractère; quel qu'il soit, il se découvre toujours.

Combien de fois, en voyant une personne qui garde le silence, ne se sent-on pas prévenu en sa faveur? Dès qu'elle parle, son mérite perce, ou sa nullité se décèle.

La langue et le cœur sont les deux moitiés de l'homme; le reste n'est rien qu'une vaine forme de sang et de chair.

Si la vieillesse est folle, elle ne peut plus devenir sage; chez la jeunesse seulement, la raison peut remplacer la folie.

Je vous fais une première demande, vous me l'accordez; j'en fais une seconde, vous me l'accordez encore : mais qui se reud importun finit par éprouver un refus.

La race de Ghatafân unie contre la race de Khaçafa.

Depuis la paix conclue entre les Abs et les Dho-byân, toute la race de Ghatafân, désormais unie, fit

¹ Allusion à un usage des Arabes de ce temps. Lorsque deux troupes de cavaliers se rencontraient par hasard, elles s'arrêtaient en se présentant l'une à l'autre le talon des lances, en signe d'intentions pacifiques; quelques individus se détachaient de chaque côté pour s'aboucher ensemble : si la conférence n'amenait pas un accord, les deux troupes tournaient l'une contre l'autre la pointe de leurs lances, et combattaient.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME II DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE DES ARABES.

LIVRE IV.

HIRA.

ARABES D'IRAK ET DE MÉSOPOTAMIE.

Commencement du royaume de Hira.....	5
Les Tonoukh ou Tonoukhites, p. 5.— Leur entrée en Irak, vers l'an 195 de J. C., p. 7. — Opinion sur la fondation d'Anbâr, p. 9. — Opinions sur la fondation de Hira, p. 10.— Situation de Hira, p. 11. — Les habitants de Hira nommés <i>Ibâd</i> , <i>ibid</i> .	
Princes tonoukhites.....	14
<i>Mâlik</i> , fils de Fahm, <i>le Codhaïte</i> , et son frère Amr, p. 14.— <i>MÂLIK</i> , fils de Fahm, l' <i>AZDIRÈ</i> , p. 15. — <i>DJODHAYMA</i> , fils de <i>Mâlik</i> , p. 16.— <i>Adi</i> , fils de <i>Rabia</i> , épouse <i>Ricâch</i> , sœur de <i>Djodhayma</i> , p. 18. — <i>Djodhayma</i> adopte Amr, fils d' <i>Adi</i> , p. 21. — Les deux convives de <i>Djodhayma</i> , <i>ibid</i> .— <i>Djodhayma</i> vassal du monarque persan <i>Ardchir</i> , vers l'an 228 de J. C., p. 23. — Expédition contre les tribus de <i>Tasm</i> et de <i>Djadis</i> , vers l'an 238, p. 26. — Guerre entre <i>Djodhayma</i> et Amr, fils de <i>Zharib</i> , <i>ibid</i> . — Amr est tué, p. 27. — La reine <i>Zebbâ</i> , p. 28. — Elle attire <i>Djodhayma</i> par une ruse, p. 31. — <i>Djodhayma</i> mis à mort, p. 34.	
Dynastie lakhmite ou nasrite.....	35
<i>AMR</i> , fils d' <i>Adi</i> , p. 35. — Dévouement et ruse de <i>Cossayr</i> , p. 36. — Il introduit Amr dans la ville de <i>Zebbâ</i> , p. 37. — Mort de <i>Zebbâ</i> , p. 38. — Durée du règne d' <i>Amr</i> , p. 39.— Coup d'œil sur les tribus arabes de Mésopotamie et sur l'histoire d' <i>Atra</i> , p. 40. — Existence incertaine d'une dynastie de <i>Benou-l-Obayd</i> à <i>Atra</i> , p. 42. — Prise et destruction d' <i>Atra</i> par <i>Sapor I^{er}</i> , p. 43. — Les tribus arabes de Mésopotamie commencent à obéir aux rois de Hira, p. 46. — <i>IMROULCAYS I^{er}</i> , fils d' <i>Amr</i> , p. 47. — Des hordes arabes ravagent la Perse, an 310-330, p. 48. — <i>Sapor II</i> tire vengeance de ces incursions, an 330, <i>ibid</i> . — <i>AMR II</i> , fils d' <i>Imroulcays I^{er}</i> , p. 52. — <i>Aus</i> , fils de <i>Callâm</i> . La maison de <i>Nasr</i> , privée quelque temps de la royauté, la recouvre bientôt, <i>ibid</i> . — <i>IMROULCAYS II</i> , fils d' <i>Amr II</i> , p. 53. — <i>NÔMÂN I^{er}</i> , ou le <i>Borgne</i> , fils d' <i>Imroulcays II</i> , p. 54. —	

de Hind et de Moundhir III, p. 115.— Expédition contre les Taghlibites et les Ghassanides, p. 116.— Pension réclamée de l'empire romain pour Amr, p. 117.— Ambassade d'Amr mal accueillie à Constantinople, an 565, p. 118.— Amr pille les Adjiites par le conseil de Zorâra, p. 119.— Meurtre de Mâlik, frère d'Amr, p. 121.— Seconde journée d'Owâra; le voyageur des Barâdjim, p. 122.— La naissance de Mahomet correspond à la neuvième année du règne d'Amr, p. 124.— Le roi Amr tué par le poète Amr, fils de Colthoum, an 574, p. 125.— NŌMÂN IV et CÂBOUS, p. 128.— MOUMDHA IV, après un intérim d'une année rempli par *Zayd* ou *Chahart*, p. 129.— Moundhir chez les Romains, p. 130.— Il quitte les Romains, et devient roi de Hira, p. 131.— Soulèvement du peuple de Hira, apaisé par *Zayd*, *ibid.*— Journée d'Ayn-Obâgh; Moundhir-prisonnier est relégué en Sirile, an 583 de J. C., p. 132.— Anecdote de la vie privée de Moundhir; Selma et Motedjarrada, p. 134.— NŌMÂN V ABOU-CÂBOUS, p. 135.— Les fils de Moundhir, *El-Achâhib*, *ibid.*— Histoire d'Adi, fils de *Zayd*, *ibid.*— Ses ancêtres: Ayoub, p. 136.— *Zayd*, fils d'Ayoub, p. 137.— Hammâr, p. 138.— *Zayd*, fils de Hammâr, p. 139.— Adi et son père *Zayd* chargés de l'éducation de NŌMÂN V, *ibid.*— Adi, secrétaire interprète du roi de Perse, p. 140.— Adi envoyé en ambassade à Constantinople, an 581, p. 141.— Il épouse Hind, fille de NŌMÂN, an 582, p. 142.— NŌMÂN était chrétien, p. 143.— Adi procure la couronne à NŌMÂN, p. 144.— Inimitié d'Ibn-Marina contre Adi, p. 147.— NŌMÂN combat les Ghassanides et attaque Circesium, an 583, p. 148.— Ibn-Marina indispose NŌMÂN contre Adi, *ibid.*— NŌMÂN attire Adi à Hira, et le fait mourir, vers l'an 589 de J. C., p. 149.— Hind se retire dans un couvent, p. 151.— Les Dârim veulent enlever le Ridâfa au Yarbou, p. 152.— Journée de Tikhfa, an 589 de J. C., p. 153.— NŌMÂN refuse son cheval à Kesra Parwiz dans une déroute, an 590 de J. C., p. 154.— Cinq corps de troupes au service de NŌMÂN, p. 155.— Sanâyè; Wadhâyè, p. 156.— Fleur de NŌMÂN, anémone, *ibid.*— Ville de NŌMÂN, NŌmaniya, p. 157.— Mounakkhal, amant de Motedjarrada, femme de NŌMÂN, p. 158.— *Zayd*, fils d'Adi, à la cour de Perse, p. 161.— *Zayd* attire sur NŌMÂN la colère de Kesra, p. 164.— Alarmes de NŌMÂN; il quitte Hira, p. 166.— Il demande asile à Hâni, p. 167.— Il va se remettre entre les mains de Kesra, p. 168.— Son emprisonnement et sa mort, p. 169.— Fin de la dynastie lakhmite, an 605 de J. C., *ibid.*

Dernier roi arabe de Hira..... 170

IVAS, fils de Cabissa, p. 170.— Kesra réclame de Hâni les armes et le trésor de NŌMÂN, p. 171.— Refus de Hâni, *ibid.*— Les Ba-

à l'histoire des Ghassanides et à celle des Musulmans, p. 253. — Mort de Hârith, an 630, p. 255. — AMR VI, DJABALA V, DJABALA VI, fils d'Ayham II, *ibid.* — Magnificence et libéralité de Djabala, fils d'Ayham, *ibid.* — Durée de la royauté ghassanide, p. 257.

LIVRE VI.

NABJ.

Domination des souverains du Yaman sur les tribus de l'Arabie centrale, p. 259.

- ADWÂN, KINDA, BACR ET TAGHLIB..... 259
 Journée d'Al-Baydá, vers l'an 354 de J. C. Amir, fils de Zharib, p. 259. — Tribu d'Adwân, p. 261. — Zohayr, fils de Djanâb le Kelbite, p. 263. — Tribu de Kinda, p. 264.
- Dynastie kindienne des Akil-el-Morâr..... 265
 HODJR AKIL-EL-MORÂR. Il règne sur les Kinda et les Arabes Maaddiques, p. 265. — Son aventure avec Zyâd, fils de Héboula, p. 266. — Il reconquiert une partie du Babrayn envahie par les rois de Hira, p. 268. — AMR-EL-MACSOÛR, fils de Hodjr; les Arabes Maaddiques ne lui obéissent pas, p. 269. — Tribus de Bacr et de Taghlib, p. 270. — Journée de Soullân, vers l'an 481 de J. C., p. 271. — Journée de Khazâz, an 492 de J. C., p. 272. — *Colayb*. Puissance de Colayb, de 492 à 494 de J. C., p. 275. — Son orgueil, *ibid.* — Sa mort, p. 277. — Commencement de la guerre de Baçous, an 494, p. 278. — Mohalhîl, frère de Colayb, p. 279. — Divers combats de la guerre de Baçous, p. 280. — Journée de Kiddha, ou de Tihlâk-el-limam, an 495 de J. C., p. 281. — Mort de Mohalhîl, p. 283. — Les Bédouins Maaddiques, fatigués de discordes, rentrent sous la loi du Yaman, p. 285. — HÂRITH, fils d'Amr-el-Macsour; il distribue à ses fils le commandement des tribus maaddiques, an 496 de J. C., p. 286. — Incursions de Hodjr et de Djabala en Palestine, an 496 de J. C., p. 288. — L'île de Iotabé euevée à Imroulcays, frère de Hârith, *ibid.* — Incursions de Mâdicarib en Syrie, an 500 de J. C., p. 290. — Traité de paix entre l'empereur Anastase et Hârith, an 502 de J. C., *ibid.* — Hârith envahit l'Irak occidental, an 503 de J. C., *ibid.* — Cobâd, roi de Perse, négocie avec Hârith, p. 292. — Cobâd donne à Hârith le royaume de Hira, vers 518 de J. C., *ibid.* — Hârith chassé du royaume de Hira, an 523 de J. C., p. 293. — Il meurt chez les Benou-Kelb, vers l'an 524, p. 294. — HODJR, fils de Hârith; ses frères CHOÛRANHÎT, SALAMA, MÂDICARIB et ABDALLAH,

sent en Syrie, an 582 de J. C., p. 379. — Ils reviennent en Mésopotamie, an 592 de J. C., et soutiennent une guerre contre Nômân-Abou-Câbous, p. 380. — Amr, fils de Colthoum, fait des satires contre Nômân, p. 381. — Conseils qu'il donne en mourant à ses enfans, p. 382. — *Moâllaca d'Amr, fils de Colthoum*, p. 384. — Notions particulières sur les Taghlibites jusqu'au temps de la prophétesse Sedjâb, p. 392. — Notions complémentaires sur les Bacrites jusqu'à l'époque de leur conversion à l'islamisme, p. 393. — *El-Acha*, surnommé Sannâdjat-el-Arab, p. 395. — Vers qu'il adresse à Chourayh, fils de Samouel, p. 396. — Il est amoureux de la chanteuse Horayra, p. 397. — Il professait la doctrine du libre arbitre, et fréquentait les chrétiens de Nadjrân, *ibid.* — Il procure des maris aux filles de Mohallak, p. 398. — Il loue El-Aswad-el-Ansi et Amir, fils de Tofayl, p. 400. — On le dissuade de se présenter à Mahomet, p. 402. — Sa mort, vers 629 de J. C., p. 403. — *Haudha, fils d'Ali*, chef des Hauifa, branche de Bacr, p. 404. — Une caravane envoyée du Yaman en Perse est pillée par des Benou-Témim, an 609 de J. C., p. 405. — Haudha rachète les Persans prisonniers, et les conduit à Kesra, p. 406. — Haudha meurt après une menace adressée à Mahomet, au 629 de J. C., p. 407. — Adhésion des Benou-Bacr à l'islamisme, an 630, p. 408.

GHATAFÂN, KHAÇAFA, TËMIM..... 408

Race de Ghatafân : Abs et Dhobyân, p. 408. — Race de Khaçafa : Soulaym et Hawâzin, p. 409.

Zohayr, fils de Djadhîma, règne sur les Ghatafân et les Hawâzin..... 411

Journée de Manidj; meurtre de Châs, fils de Zohayr, an 564-5 de J. C., p. 412. — On découvre le meurtrier, p. 413. — Zohayr se venge sur les Ghani, p. 415. — Khâlid, fils de Djâfar, chef des Benou-Amir, jure la mort de Zohayr, p. 416. — Journée de Nefrâwât; Zohayr est tué, an 567 de J. C., p. 417.

Guerre de Dâhis, entre Abs et Dhobyân..... 424

Cays, chef d'Abs; Hodhayfa, chef de Dhobyân; Rabi, fils de Zyâd, p. 424. — Histoire du cheval Dâhis, p. 425. — Pari: course de Dâhis et de Ghabrâ, an 568 de J. C., p. 429. — Querelle entre les Abs et les Dhobyân, p. 432. — Cays tue Auf, frère de Hodhayfa, p. 434. — Rupture entre Cays et Rabi, à l'occasion d'une cotte de mailles, *ibid.* — Meurtre de Mâlik, fils de Zohayr, par les gens de Hodhayfa, an 570 de J. C., p. 436. — Réconciliation entre Cays et Rabi; guerre entre les Abs et les Dhobyân, p. 440. — Journée de Dhoul-Moraykib, p. 441. — Mort de Fâtîma, mère de Rabi, *ibid.*

— Journée de Dhou-Hoça, p. 442. — Trêve. Les Abs donnent des otages, *ibid.*

Aventures de Hârith, fils de Zhâlim 443

Hârith rencontre Khâlid chez le prince Nômân, p. 444. — Il est provoqué par Khâlid, p. 445. — Il tue Khâlid, an 575 de J. C., p. 446. — Nômân fait poursuivre Hârith, p. 447. — Hârith fugitif, p. 448. — Il se venge de Nômân en tuant un jeune fils de ce prince, p. 449. — Hârith chez les Benou-Témim, p. 452.

Reprise de la guerre de Dâhis entre Abs et Dhobyân 453

Hodhayfa massacre les otages. La guerre recommence, an 576 de J. C., p. 453. — Journée de Yâmoriya, même année, p. 454. — Journée de Habâa, même année, *ibid.* — Tomâdhir, mère de Cays, tuée par Hodhayfa, p. 455. — Hodhayfa et ses frères massacrés par les Abs, *ibid.* — Les Abs émigrent chez les Hanifa, ensuite chez les Benou-Sâd, p. 458. — Journée de Forouk, p. 459. — Les Abs se retirent chez les Dhabba, puis les quittent, p. 460.

Guerre entre les Benou-Témim et les Benou-Amir 461

Race de Témim; ses différentes branches, p. 461. — Zorâra, fils d'Odas; ses fils Lakit, Hâdjib, etc., p. 464. — L'hospitalité donnée par Hâdjib à Hârith, fils de Zhâlim, fait naître la guerre entre les Témim et les Amir, p. 465. — Hârith quitte Hâdjib, p. 468. — Journée de Rahrahân, an 578 de J. C., p. 470. — Lakit refuse de donner la rançon demandée pour son frère Mâbad prisonnier, p. 471.

La guerre de Dâhis entre les Abs et les Dhobyân compliquée avec la guerre entre les Témim et les Amir 472

Les Abs chez les Benou-Amir, p. 472. — Les Dhobyân s'unissent aux Témim contre les Abs et les Amir, p. 474. — Les princes El-Djaun et Nômân promettent des renforts à Lakit, *ibid.* — Journée de Chib-Djabala, an 579 de J. C., p. 475. — Déroute des Témim, des Dhobyân et de leurs alliés, p. 481. — Mort de Lakit, *ibid.* — Naissance d'Amir, fils de Tofayl, p. 482. — Les Abs se brouillent avec les enfants de Djâfar, p. 484. — Les Abs s'allient aux enfants d'Abou-Racr-ibu-Kilâb, p. 485. — *Labid, fils de Rabia.* Son aventure avec Rabi, fils de Zyâd, chez Nômân, roi de Hira, an 590-2 de J. C., p. 487.

Conclusion des aventures de Hârith, fils de Zhâlim 489

Hârith prisonnier, p. 489. — Cotâda, chef des Hanifa, l'aide à se sauver, p. 490. — Hârith passe à Yathrib; son combat avec Amr, fils d'El-Itnâba, p. 491. — Il se rend en Syrie auprès d'un prince ghassanide, p. 492. — Il est mis à mort, an 590-2 de J. C., p. 493.

Fin de la guerre de Dâhis 494

Les Abs, mécontents des Benou-Amir, songent à rentrer dans le pays

de Ghatafân, p. 495. — Hârith, fils d'Auf, épouse Bohayça, *ibid.* — Elle le détermine à travailler à la paix, p. 497. — Réconciliation des Abs et des Dhobyân, an 608-10 de J. C., p. 499.

Quelques poètes du temps de la guerre de Dâhis..... 502

Nâbigha Dhobyâni. Nâbigha enrichi des libéralités des rois de Hira, p. 502. — Il encourt la colère de Nômân Abou-Câbous, p. 503. — Il s'enfuit en Syrie, et est accueilli par des princes ghassanides, p. 505. — Il rentre en grâce auprès du roi de Hira, p. 506. — Nâbigha corrige dans ses vers la faute nommée *ikwa*, p. 509. — Nâbigha à la foire d'Ocâzh, p. 511. — Époque présumée de sa mort, p. 514. — *Antara, fils de Cheddâd*, *ibid.* — Antara d'abord esclave, p. 515. — Il devient libre, p. 516. — Roman moderne dont il est le héros, p. 517. — Son amour pour Abîa, p. 518. — Il est tué dans une incursion contre les Nehhân, vers l'an 615 de J. C., p. 519. — *Moâllaca d'Antara*, p. 521 et suiv. — *Zohayr, fils d'Abou-Solma*, p. 527. — Legs fait à Zohayr par son grand-oncle Béchâma, p. 528. — La moâllaca de Zohayr composée à l'occasion de la réconciliation des Abs et des Dhobyân, p. 529. — Libéralité de Harim envers Zohayr, *ibid.* — Oumm-Aufa, première femme de Zohayr, p. 530. — Il meurt dans un âge très-avancé, *ibid.* — *Moâllaca de Zohayr*, p. 530 et suiv.

La race de Ghatafân unie contre la race de Khaçafa..... 536

Les Hawâzin contre les Ghatafân. Journée de Rakm, vers l'an 609 de J. C., p. 537. — Journée de Noubaa, p. 538. — *Dourayd, fils de Simma*, p. 539. — Journée d'El-Akhram; rencontre de Dourayd avec Rabia, fils de Moucaddam, p. 540. — Rabia meurt à la journée de Cadid, p. 544. — Dourayd prisonnier des Benou-Firâs, p. 546. — La veuve de Rabia lui fait rendre la liberté, *ibid.* — Dourayd amoureux d'El-Khansâ, p. 547. — El-Khansâ le refuse pour époux, p. 549. — Mort des frères de Dourayd, p. 550. — Journée de Liwa, vers l'an 610 de J. C., p. 551. — Journée de Salâ, vers l'an 611 de J. C., p. 554. — Dourayd, vieux et infirme, supporte noblement la pauvreté, p. 555. — Les Soulaym contre les Ghatafân, p. 556. — Première journée de Haurâ, vers l'an 612 de J. C., p. 557. — Seconde journée de Haurâ, p. 560. — Journée de Dhât-el-ethl, vers 614 de J. C., p. 561. — Mort de Sakhr, vers 615 de J. C., p. 563. — Querelle entre Khosâf, fils de Noudba, et Abbâs, fils de Merdâs, *ibid.* — Cessation de la guerre entre les Ghatafân et les Khaçafa. Rivalité d'Amir et d'Alcama, p. 564. — Mounâfera, ou lutte de gloire entre Amir et Alcama, vers 620 de J. C., p. 565.

Suite de l'histoire des Benou-Témim..... 569

Hâdjib, fils de Zorâra, p. 569. — L'arc de Hâdjib, vers 600 de J. C.,

Les tribus arabes d'Aus et de Khazradj dominant à Yathrib.	648
Branches principales des Aus et des Khazradj, p. 649. — Hostilités entre les Juifs et les Arabes, <i>ibid.</i> — Mâlik, fils d'Adjlan, demande du secours au prince Abou-Djobayla, p. 650. — Massacre des chefs juifs, <i>ibid.</i> — Les Aus et les Khazradj maîtres de Yathrib, an 592-5 de J. C., p. 652. — Second siège de Yathrib, vers 495 de J. C., p. 653. — Ohayha, fils de Djoulâh, p. 654. — Levée du siège, p. 656.	
Première guerre entre les Aus et les Khazradj.....	657
Le meurtre d'un protégé de Mâlik fait naître une guerre, vers l'an 497 de J. C., p. 657. — Ohayha est un des principaux acteurs de cette guerre, p. 659. — Paix conclue par l'entremise de Moundhir, fils de Harâm, vers l'an 520-5 de J. C., p. 661. — Cays, fils de Khatim. Il entreprend de venger son aïeul et son père, p. 663. — Il tue le meurtrier de son aïeul, ensuite le meurtrier de son père, p. 665. — Autre version des mêmes faits, p. 666. — Hassân, fils de Thâbit. Date de sa naissance, p. 669. — Sa généalogie, <i>ibid.</i> — Il est le premier des poètes citadins de son siècle, p. 670. — Ses relations avec les princes de Ghassân et avec le roi de Hira Nômân V Abou-Câbous, p. 671.	
Deuxième guerre entre les Aus et les Khazradj, dite guerre de Hâtib.....	674
Guerre commencée vers l'an 583-4 de J. C., p. 674. — Amr, fils d'El-Itâba, créé prince de Yathrib, p. 675. — Premières luttes peu sanglantes, <i>ibid.</i> — Polémique entre Cays et Hassân, p. 676. — Les Khazradj ont l'avantage sur les Aus, p. 677. — Manque de foi et cruauté des Khazradj envers les Juifs, p. 678. — Alliance des Juifs avec les Aus, p. 679. — Les Khazradj rejettent les sages conseils d'Abdallah, fils d'Obay, <i>ibid.</i> — Ils choisissent pour chef Amr, fils de Nômân, p. 680. — Les Aus mettent à leur tête Abou-Cays, <i>ibid.</i> — Journée de Boâth, vers l'an 615 de J. C., p. 681. — Victoire des Aus, p. 684. — Prisonnier échangé contre un bouc, p. 686. — Mort de Cays, fils de Khatim, p. 687. — Abdallah, fils d'Obay, sur le point d'être élu roi de Yathrib, p. 688. — Les Aus et les Khazradj entrent en relations avec Mahomet, an 620 de J. C., <i>ibid.</i>	